

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 21

Artikel: Lo râitolet : (suita)
Autor: C.-C.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Statue d'un homme d'Etat.

C'était un bavard de talent très mince,
Et, pendant trente ans, il avait été
Fameux à Paris, grand homme en province,
Ministre deux fois, toujours député.

Traité d'éminent et de sympathique,
Il avait trahi deux ou trois serments,
Ainsi qu'il convient dans la politique ;
Bref, c'était l'honneur de nos parlements.

Il mourut. Sa ville — elle était très fière
D'avoir enfanté ce contemporain, —
Dès qu'il fut enfin muet dans sa bière
Le fit, sans tarder, revivre en airain.

J'ai vu sa statue. Elle est sur la place
Où se tient aussi le marché couvert.
C'est bien l'orateur ; son geste menace,
Et sa redingote est en bronze vert.

Mais nos bons ruraux, vile multitude,
Vendant les produits du pays natal,
Sans y voir malice et par habitude
Mettent leurs baudets près du piédestal.

Et tous les lundis, quand les paysannes
Sous les piliers noirs viennent se ranger,
Le tribun d'airain harangue des ânes
Et ça ne doit pas beaucoup le changer.

FRANÇOIS COPPÉE.

La première corde à nœuds.

Samedi dernier, — comme cela a toujours lieu à la veille de nos grandes fêtes, — de courageux et hardis ouvriers couvreurs plaçaient à l'extrême sommet des clochers de la Cathédrale et de St-François des drapeaux aux couleurs nationales. Les milliers d'yeux fixés sur eux les regardaient avec angoisse : on avait hâte de voir la fin de ce périlleux travail, qui nous rappelle une bien émouvante histoire.

L'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Saint-Pétersbourg, a pour curiosité une immense flèche qui se termine par une boule supportant un ange qui tient une croix. — Pour réparer cet ange, dégradé par le temps et dont la chute était imminente, il eût fallu dresser sur la plate-forme un échafaudage dont le prix était estimé à une somme énorme.

Aussi l'entreprise avait-elle été abandonnée et chaque matin on s'attendait à la chute de la statue.

Un couvreur, nommé Telouchkoff, se proposa au gouvernement pour remettre l'ange en état sans échafaudage et sans assistance. Au jour fixé, pourvu seulement d'un paquet de cordes, il monta par l'intérieur du clocher jusqu'à la dernière fenêtre. Le clocher était entièrement revêtu de feuilles de cuivre doré et présentait d'en bas une surface aussi lisse que s'il avait formé une seule masse. Mais Telouchkoff savait que les feuilles de cuivre n'étaient pas posées l'une sur l'autre, et surtout qu'on s'était servi, pour les attacher, de larges clous qui faisaient saillie sur les flancs du clocher.

Il coupa un morceau de corde, dont il fit deux larges étriers, et il fixa un crocheton au bout de chacun. Il les maintint par ce crocheton à des clous qui avançaient au-dessus de sa tête, et, se servant du procédé dont usent aujourd'hui nos badigeonneurs, il monta, clou par clou, si haut qu'on ne pouvait plus le distinguer d'en bas. Il était arrivé sous le globe, qui a trois mètres de circonférence. L'ange, objet de son voyage, se trouvait au-dessus de ce globe, qui le dérobait à sa vue par sa masse ronde et polie.

Soutenu par ses étriers, il fit passer autour de la flèche une corde avec laquelle il s'attacha ensuite par le milieu du corps ; puis il se renversa graduellement en arrière, jusqu'à ce que les plantes de ses pieds reposassent contre le clocher. Dans cette position, il jeta, par un effort vigoureux, une autre corde par-dessus le globe et il visa le but avec tant d'adresse qu'elle suivit la direction voulue et qu'il en vit retomber le bout du côté opposé.

Se remettre droit, attacher fortement la corde autour du globe, monter jusqu'au sommet, c'était maintenant chose aisée pour l'intrépide couvreur, qui, en quelques minutes, se trouva près de l'ange réputé inabordable.

Ce fut alors qu'il fixa solidement une dernière corde qu'il portait enroulée autour du corps. C'est cette corde, à laquelle il avait eu l'idée de faire d'avance des nœuds, qui lui servit, au moyen de ses étriers à crochets, pour monter ou descendre pendant toute la durée de ses travaux.

Ce brave ouvrier reçut environ 25,000 francs pour son idée et son courage. C'est donc bien à lui que les badigeonneurs et les peintres doivent l'invention de la corde à nœuds.

(*La Vie de famille.*)

Lo râitolet.

(*Suita*)

II

Enfin, onna balla demeindze,
Cauquè teimps devant la veneindze,
On dzo s'ein oura, ni niolan,
S'asseimbliont ti pè Boutavan
Po lo concou. Tsacon s'aminè,
Séco sè z'ale et sè prominè
Ein atteindeint, po s'einmodà,
Que le jury s'eyè nonmà.
Tandi cé momeint, lo grand ahlio
Vâi on osé dâi pe minablio,
Pas bin dè pe gros qu'on tavan,
Mâ qu'avâi l'air tot bouneinfant,
Posâ su 'na folhie dè câodra,
Et qu'atteindâi que fussè l'hâora.
— Eh ! mon bravo petit ami,
Vâo-tou assebin concouri ?
Lâi fâ l'ahlion, t'as bin à fêre !
— Et porquè pas ! mè et mon père,

N'ein dza montâ stu matin
A mi-hautiâo dè cé sapin,
Dit lo petiot. — « Eh bin, attiuta !
Lâi vâo avâi 'na granta lutta, »
Repond l'ahlion, « et po eimbétâ
» Onna troupa dè clliâo gaillâ
» Que sè crayont fins prevolârè
» Tè vu preindre on bet ein bon frârè
» Et tè portâ pe hiaut que leu,
» Et ne vairein, ti clliâo blageu,
» Quinta balla potta vont férè
» Quand vairont on petit afférè
» Coumeint tè, que lè z'a battus.
» Vins vito, monta mè dessus !
Lo petit, tot lo drâi sè pliacè
Su son cotson, et lâi sè catsè ;
Et quand lo jury fut tot prêt,
Fe bailli on coup dè subliet
Pè on lutséran. Cllia siclliâie
Etâi lo signau d'einvolâie.
Adon cein fe onna brechon
Quand traciront lo contr'amont,
Qu'on arâi de onna forte oura.
L'aviont décidâ qu'à mésoura
Que tsacon sarâi arrevâ
Yô ne poivè pas mè montâ,
Dévessâi subliâ onna nota
Po que lo jury preignè nota.

Lo premi que revint que bas
Fut la bora, que ne put pas,
La pourra, fère on long voiadzo.
N'est pas tot d'avâi dâo coradzo,
Dâi lardzès grâpie et on gros bë ;
Mâ ye faillâi bin mè d'acquouet
Que n'ein avâi la pourra bête,
Et cein fut que 'na trista fête
Po sè borons, kâ clliâo galés
Pliorâvont ti coumeint dâi vés.

Tsau pou on ve ti redécheindrè
Clliâo z'eimploumâ ; mâ po preteindrè
A étrè râi, ma fâi sâlu !
Kâ l'etiont dza ti décheindu
Qu'on vayâi onco lo grand ahlio
Férâ la pliantse hiaut qu'on diablio.
» Vouaiquie lo râi ! po sù l'est li ! »
Desiront-te, mâ lo jury
Lâo fe dè sè câisi, dè dzourè,
Que l'est tant hiaut, que faut poâi l'ourè
Quand subliérâ. A cé momeint
On l'out subliâ. « Oh ! surameint
C'est noutron râi ! se tsacon ruâile ;
Et tandi qu'on piaillè, qu'on boile,
Lo pindzon, qu'êtâi dâo jury
Preind sa lounetta po guegni
Et lâo fâ : E-yo la brelua ?
Vouâiti-vâi, clliâo qu'ont bouna vua !
Mè seimblî qu'on vâi plie amont
On autre petit compagnon.
Câisi-vo vâi onco on iadzo
Po vairè s'on oût son ramadzo !...
Adon on oût : *tiu ru tiu tiu*.
C'êtâi lo tot petit lulu
Qu'êtâi montâ su la carcasse
Dâo gros osé. Petit dè race.
Cé coo restâ quie sein budzi,
Et ye sè trovâ tant lerdzi
Que l'ahlion ne s'aperçut diére
Que portâvè on petit compére,

Et ne lài repeinsà perein.
 Ora, tot amont, l'est po cein
 Que quand l'ahlio fe sa sicliâie,
 Lo petiot fe 'na prevolâie,
 Et sè trovâ dou pi pe hiaut,
 Que viront cein du tot avau.
 Mâ quand ye firont la tenablia
 Po décidâ à l'amiablia
 Cé qu'avâi reimportâ lo prix,
 Troviront portant trâo petit
 On râi pas pe gros que n'alogne.
 « Cein no farâi à ti vergogne ! »
 Desiront-te. Et lo jury
 Propousâ, po tot arreindzi,
 Dè teni compto dè l'affére
 Sein nonmâ lo petit compére ;
 Mâ qu'étant z'u lo plie amont.
 Lâi faillai 'na compeinsachon ;
 Et que d'ailleu l'étai pe sadzo
 Dè lo laissi à son ménadzo
 Vivrè ein pé su sou sapalon
 Dein se n'adze et dein son bosson.
 Adon l'ahlio, à la votâie,
 Fut nonmâ *Râi* pè l'asseimblâie.
 Et tè, s'on fe ào petiolet,
 Tè, te saré lo *Râitolet* !

C.-G. D.

Une fable de La Fontaine.

C'était par un après-midi du commencement de mai ; des averses avaient attristé toute la matinée, et le ciel restait couvert.

Depuis quelques jours le roi Louis XIV était à Marly avec sa cour.

Assis dans son fauteuil royal devant une fenêtre grande ouverte ayant vue sur le parc, le souverain paraissait bien ennuyé, d'autant plus qu'une nouvelle averse venait encore de crever la nue.

En vain ses courtisans les plus en faveur s'évertuaient-ils à le distraire ; il restait sombre et son front soucieux ne se déridait pas.

Peut-être songeait-il, le Roi-Soleil, à l'inanité des titres d'ici-bas, et se disait-il qu'il est là-haut un soleil, le vrai celui-là, qui se rit du bon plaisir des terrestres majestés.

Mais non ; ces idées de haute philosophie ne pouvaient être les siennes. Enorgueilli par les nombreuses et rapides victoires qui marquèrent le commencement de son règne, infatué par les éloges outrés de ses courtisans, et des grands et petits écrivains qui gravitaient autour de lui, ainsi que les satellites autour d'un astre, il ne voyait, n'adorait que lui-même et pensait que son trône était le centre du monde, comme il en était, lui, le dieu consacré.

Malheureusement la générosité, cette qualité essentielle de la divinité, devait toujours lui faire défaut : cruel aux faibles, dur aux vaincus, tel était la caractéristique de sa politique étroite et de son tempérament égoïste.

Le roi gardait donc un front rembruni, quand tout à coup le duc de Lauzun s'écria :

— Ah ! voyez donc, sire, cet homme là-bas, collé au tronc d'un arbre. Je l'observe : il est là depuis plus d'une heure.

Le roi releva la tête et parut chercher du regard.

— Parbleu ! reprit Lauzun, gageons que

c'est le bonhomme La Fontaine. Je veux avoir menti s'il n'est trempé comme une éponge. Sans doute, il rêve canard, et se plaint au frais.

Cette saillie fit sourire le roi.

Cependant l'averse avait cessé, et sous les rayons du soleil, qui reparut soudain, tout le parc se mit à scintiller de mille perles, gouttelettes tremblotant aux feuilles des arbres.

— Allons, dit en se levant le roi à qui sa bonne humeur était revenue, allons, messieurs, un tour de parc. En passant, nous réveillerons le bonhomme.

Les courtisans se mirent à rire, et bientôt tout ce monde doré, bariolé, enrubanné se répandit à la suite du roi par les larges allées qui traçaient leurs méandres entre les massifs et les pelouses.

L'homme, là-bas, était toujours sous son arbre, front nu, tête penchée, dans une immobilité de statue.

Quand le groupe des promeneurs fut assez rapproché :

— Mais vraiment, fit le roi, c'est bien M. de La Fontaine.

En effet, c'était bien lui. Seul en cet endroit, il s'était arrêté la tête toute pleine d'un de ces sujets dont il a fait ses imimitables chefs-d'œuvre.

En vain la pluie était venue l'inonder à travers le clair feuillage, en vain le soleil avait reparu mettant de toutes parts ses lueurs de fête, il n'avait rien senti, rien vu en dehors de sa pensée. Tout entier à la fable qu'il composait, il s'y était absorbé comme au souvenir de quelque histoire passée, ne vivant plus que par l'imagination... Il venait d'en écrire les dernières lignes quand Lauzun vint le toucher à l'épaule : ce fut un réveil ! Il vit le roi devant lui, et, surpris, confus, ne sut que balbutier :

— Oh ! sire...

— Bien, bien, fit le roi en souriant. Remettez-vous. Sans doute, vous composiez quelque fable. Est-elle terminée ?... Eh bien ! lisez-la nous,

— Mais, Votre Majesté...

— J'attends et vous écoute.

C'était un ordre.

Le fabuliste ouvrit ses tablettes à la page qu'il venait de crayonner et commença à lire. C'était le *Loup et l'Agneau*, cette critique la plus fine et la plus mordante peut-être que l'ont ait jamais faite de la force brutale. Il n'est pas trop de la relire en entier pour l'intelligence du récit :

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survint à jeun, qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage ;

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'agneau, que votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;

Et je sais que de moi tu mèdis l'an passé.

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'agneau ; je tette encore ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère,

— Jen'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;

Car vous ne m'épargnez guère

Vous, vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

Li-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte, et puis le mange

Sans autre forme de procès.

Dès les premiers vers, le roi cessa de sourire et les courtisans, qui se modelaient en tout sur le maître, prirent tout de suite un air sérieux. Mais La Fontaine, qui ne remarquait rien, continua sa lecture, qui dura peu, du reste, car la fable est courte. Quand il eut dit le dernier vers, il referma ses tablettes, et timidement releva les yeux. Alors seulement il vit le changement qui s'était opéré sur le royal visage et s'en étonna, n'ayant visé dans sa fable aucune personnalité.

— Et comment, fit le roi en appuyant sur les mots, comment le nommez-vous, ce loup, monsieur le moraliste ?

— Ah ! sire, répondit La Fontaine tout naïvement, il en est tant qui désolent la plaine ! Sais-je le nom de ce gaillard ?

Le roi fixa un moment son regard froid sur le pauvre homme, puis tourna les talons et s'éloigna suivi de ses gentilshommes, laissant là le bon fabuliste tout décontenancé, et ne sachant ce qu'il devait penser. Jamais Louis XIV ne pardonna au bonhomme ce qu'il regardait comme une véritable offense. Aussi, tandis qu'il faisait manger Molière à sa table, selon sa propre expression, et qu'il pensionnait la plupart des écrivains de son règne, même les plus infimes, La Fontaine, lui, fut toujours exclu de ces faveurs royales.

Denis LANGAT.

Mœurs et coutumes. — Pourquoi les lois du savoir-vivre prescrivent-elles de briser sur son assiette la coquille des œufs à la coque dont on vient de manger le contenu ?...

Les gens pratiques, rebelles à l'adoption des influences légendaires, disent que si l'on doit briser la coquille des œufs sur son assiette, c'est seulement pour éviter que cette coquille, venant à rouler quand les domestiques enlèvent les assiettes, ne tombe sur les habits des convives et n'y fasse des taches.

Mais il faut, paraît-il, faire remonter cette coutume à une vieille croyance affirmant que ces coquilles vides et laissées entières pouvaient servir aux sorciers pour des maléfices dont les funestes influences devaient revenir sur les convives, tandis qu'en brisant les coquilles on mettait obstacle à toutes les manœuvres des acolytes du démon.

Un statisticien s'est amusé dernièrement à calculer la surface de la tête humaine ! Il a trouvé que notre crâne, en moyenne, a une superficie de 120 pouces carrés.

De là à calculer le nombre de cheveux, il n'y a qu'un pas : le chiffre moyen trouvé par ce calculateur émérite est de 127,920 cheveux.